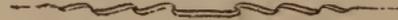


saluèrent M. Jousse, l'assurant qu'eux aussi désiraient le revoir dans le ciel. Après quoi, un des premiers convertis au christianisme, maintenant relaps, Abraham Ramatsiatsa, fit la longue histoire de sa conversion et de sa chute et exprima, lui aussi, l'espoir de se rencontrer avec son missionnaire et son père, M. Casalis, aux pieds de Jésus. L'après-midi nous eûmes la Cène. Nous espérons que ces deux émouvantes journées auront produit ou produiront des fruits pour la vie éternelle. »



M. DIETERLEN A M. CASALIS

Hermon, 31 mai 1882.

Cher monsieur Casalis,

Dans la lettre que vous venez d'adresser aux Eglises du Lessouto par l'intermédiaire du *Lésélinyana*, vous recommandez aux Bassoutos de reprendre leurs bonnes habitudes religieuses, et vous mentionnez en particulier ces fêtes qui de temps en temps viennent donner une nouvelle impulsion à nos troupeaux. Vous aviez bien senti que nous devions à tout prix nous compter après ces longs mois de désarroi, et nous convaincre *de visu* qu'après tout nos Eglises existaient encore, que le zèle n'était pas encore éteint, et qu'il ne suffisait pas de la vie des camps ou d'un séjour temporaire dans des cavernes pour détruire le travail de cinquante années. Ce besoin, nous l'avons tous éprouvé nous-mêmes au Lessouto. Sans nous concerter à l'avance, presque tous les missionnaires ont organisé des assemblées générales de leurs Eglises pour la semaine de Pâques, et de cette époque date en quelque sorte le réveil de notre œuvre, la reconstitution de tout l'édifice. Ah ! que vous auriez été heureux, si vous aviez pu vous trouver avec nous en face de ces cen-

taines de Bassoutos, non seulement pour leur parler, mais surtout pour les regarder, les contempler, et constater que si le niveau religieux a pu baisser dans nos congrégations (ce qui n'est pas absolument prouvé), l'amour de la Parole de Dieu et l'attachement au clocher n'en sont pas moins demeurés intacts.

Vous vous rappelez ce que nous étions en France après la guerre de 1870-1871, suivie des horreurs de la Commune. Au lieu de cette belle armée française, dont, sous l'Empire, nous n'étions que trop fiers, nous ne voyions plus que des régiments de marche, mal équipés, démoralisés par de longs combats que la victoire n'avait pas couronnés de son auréole. On nous répétait sur tous les tons : l'armée française n'existe plus ! Et nous étions tentés de le croire, car il faut bien l'avouer, nous avions perdu l'habitude de voir les choses en beau et de nous faire des illusions. C'est alors que M. Thiers eut la courageuse idée de passer les troupes en revue, à Longchamps, tout comme aux plus beaux jours de l'Empire, à la face de la France vaincue et de l'Europe étonnée. Thiers était patriote, Français jusqu'au fond du cœur et comprenant les Français. Par un véritable éclair de génie, il avait compris qu'il fallait une chose à la France : le sentiment que, malgré les désastres, tout n'était pas perdu. La revue eut lieu. Heureux ceux qui y assistèrent ! Quant à nous qui rongions le frein dans nos villages de province, nous en dévorâmes le récit dans les journaux de Paris ; nous assistâmes au grand défilé avec un intérêt palpitant. Nous connûmes tout ce que les critiques militaires trouvaient à redire à la tenue des troupes, à leurs uniformes, à leurs manœuvres. Mais au-dessus de tous ces bruits nous arriva une nouvelle, un cri de joie et d'espérance : « L'armée française n'est pas détruite ! » Il faisait bon alors se sentir Français et se dire qu'après tout, nous avions pu être battus par les Allemands et dépouillés par eux, mais qu'ils n'avaient pu faire sombrer le navire ballotté par leur ouragan. La devise

de Paris devenait celle de toute la patrie : *Fluctuat, nec mergitur.*

Eh bien, toutes proportions gardées, et tenant compte de la différence des lieux et des circonstances, je crois pouvoir dire que nos fêtes de Pâques ont été pour les Eglises du Lessouto ce que la revue de Longchamps avait été pour l'armée française et la France tout entière. Les missionnaires qui avaient été passablement négligés par beaucoup de Bassoutos pendant la guerre, ont retrouvé, pendant ces grands jours-là, leurs anciens enfants en la foi, chacun à son poste, tous raffermissant la foi que les distractions de la guerre avaient ébranlée, tous au moins se ralliant autour du drapeau, comme pour dire : « Quel que soit actuellement le niveau de notre vie religieuse, il est une chose que nous n'abandonnerons pas, c'est la foi qui sauve ! » Il y avait bien à constater des vides ; un assez grand nombre de croyants étaient retournés au paganisme. Mais, néanmoins, l'Eglise du Lessouto est encore là, elle a survécu à l'épreuve, elle veut s'agrandir, elle vit ! Pour ma part, après avoir broyé du noir pendant longtemps au milieu des ruines de ma station, quand je me retrouvai pour la première fois en présence de tout mon troupeau et que je vis l'entrain des gens, leur joie si manifeste ; quand j'entendis leurs cantiques si bien enlevés, je sentis que maintenant la dispersion était terminée, et que mon Eglise avait repris conscience de son existence. Jugez si mon cœur chantait des actions de grâces à Dieu !

Car, pour nos Bassoutos, il devenait nécessaire que des réunions générales eussent lieu, et que nous leur donnassions un air de fête. Les découragés ne manquaient pas, toujours éloquents pour dire que Satan avait criblé les troupeaux et avait reconquis son autorité sur les chrétiens. Les indigènes ne sont que trop portés à exagérer le mal et à dire et redire que les Eglises n'existent plus. J'ai moi-même sur le cœur d'avoir parfois dépeint à mes auditeurs la situation

sous des couleurs trop sombres et de leur avoir ainsi communiqué un peu du découragement qui, à cette époque, pesait sur mon cœur.

Bref, à toutes ces idées lugubres, il fallait avoir le courage d'opposer un fait qui frappât les yeux et le cœur, et, du coup, eût raison de nos doutes et de nos jérémiades. Il fallait que l'Eglise s'affirmât en face de ses membres et des païens, et qu'elle s'affirmât, non pas malingre, impuissante, mais vivante et conquérante. C'est pour cela qu'au lendemain de nos épreuves, nous avons convoqué nos troupeaux, que nous avons pris la Cène en commun et que nous avons baptisé ou confirmé des catéchumènes qui nous semblaient dignes d'entrer dans l'Eglise.

Pour ma part, je l'avoue franchement, j'ai dit à mes catéchistes : « Avez-vous dans vos classes de catéchumènes des personnes en qui vous ayez confiance, et qui aient donné jusqu'à ce jour des preuves convaincantes de leur sincérité ? Si oui, donnez-leur vos dernières instructions, présentons-les à l'Eglise, convoquons les chrétiens et les païens et, en recevant ainsi dans l'Eglise de nouvelles recrues, affirmons carrément notre existence et notre intention de continuer à exister et à nous développer ! »

A Hermon même, je pus recevoir ainsi trente personnes le jour de Pâques ; et ce fut une belle fête, je vous assure, une de ces fêtes qui laissent pour longtemps des marques de leur passage dans les cœurs ! Il y a quinze jours, je passais le dimanche dans mon annexe de Khoro, pour ajouter au petit troupeau qui s'y groupe treize catéchumènes et deux anciens renégats qui, après des années de paganisme, sont revenus au bercail. Dimanche prochain, nous nous transporterons en masse dans l'annexe de Litsuéneng pour une fête semblable. Les païens sont convoqués, nous avons battu le rappel dans tous leurs villages, et nous espérons en avoir un bon nombre avec nous dimanche, pour les évangéliser

de bouche et leur montrer que l'Esprit de Dieu travaille encore au sein de la tribu des Bassoutos.

Et ainsi de suite. Tout en veillant à ce que nous ne recevions personne à la légère, et que nous ne sacrifions pas le fond à la forme et au nombre, nous devons, je crois, y aller avec entrain, et nous efforcer de bien persuader les Bassoutos qu'il s'agit pour eux de vivre, de croire joyeusement et de tout cœur, et de se débarrasser une bonne fois de la rouille qui s'est accumulée sur les Eglises pendant la suspension partielle de leurs travaux.

Vous ne nous blâmez pas, cher monsieur Casalis, de l'attitude que nous avons prise. Nous croyons que le « moment psychologique » est venu de donner une nouvelle impulsion à notre activité. Dieu veuille que nous ne nous soyons pas trompés !

Cela ne nous empêchera pas de redresser ce qui est tordu et de réorganiser ce qui va encore à la débandade. La revue de Longchamps (pardonnez-moi d'y revenir encore) n'a pas empêché l'Assemblée nationale d'étudier à fond la grande question de notre organisation militaire et de remettre notre armée sur un nouveau pied. Nous aussi nous avons bien l'intention de profiter des leçons du passé pour étudier à nouveau tout notre système, nos classes de catéchumènes, nos églises et nos écoles, notre discipline ecclésiastique, nos prédications, notre méthode d'évangélisation et nos propres cœurs, à nous les missionnaires, instruments si fragiles appelés à faire face à tant de besoins.

Mais la chose importante, nous la tenons : nous ne travaillons pas dans le vide, nous n'avons pas à créer, à recommencer l'édifice à sa base. L'Eglise existe, elle vit, et ce qu'il lui faut, c'est une nouvelle effusion de foi, de zèle, de soif de sainteté, que le Saint-Esprit peut lui accorder, soit par une action directe et éclatante, soit aussi par un travail intérieur, plus lent peut-être et moins éblouissant, mais tout aussi solide, tout aussi riche en résultats pour l'avenir.

En présence de nos misères (je vous raconterai une autre fois celles de mon Eglise), nous n'avons pas perdu courage, croyez-le bien ; et le patriotisme spirituel de nos gens, comme le nôtre, n'est pas éteint. Et nous savons que l'amour de Dieu n'a pas cessé de nous envelopper et de nous réchauffer sous ses ailes pour dégourdir nos troupeaux que le froid avait à moitié paralysés. Je voudrais que cet état fût connu des Eglises de France et qu'elles se missent joyeusement d'accord avec nous, pour continuer l'évangélisation de ce Lessouto qui est leur œuvre, le résultat de leurs prières, de leurs sacrifices et de leur prédication.

Et pour vous, cher monsieur Casalis, vous n'avez pas douté de la vitalité de l'œuvre qui vous doit tant. Vous l'avez suivie avec un intérêt palpitant dans ses tribulations et dans sa délivrance ; vous aurez la joie de la suivre encore dans son relèvement complet et dans son développement. Vous continuerez à déplorer avec nous nos reculs et nos chutes, vous regretterez nos pertes matérielles et spirituelles. Mais aussi vous continuerez à vous réjouir de son existence même et de ses efforts pour se perfectionner et pour approcher chaque jour davantage de la parfaite stature qui est toujours son idéal. Que Dieu vous conserve à vos enfants en la foi et aux missionnaires que vous avez initiés aux épreuves et aux joies de cette vie si difficile, mais si belle, où vous les avez précédés.

Croyez-moi, cher monsieur Casalis,

Votre bien affectionné,

H. DIETERLEN.

